# Lacan Quotidien



N° 782 – Jeudi 19 juillet 2018 – 18 h 35 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



## **Styles**

EN AVANT

## **Enfants-tyrans,**

« Familles : questions cruciales », la chronique d'Hélène Bonnaud

Au cinéma: Lanzmann, le courage, par Gérard Wajcman

Pré-sentiment, par Luc Garcia

LACAN COTIDIANO N° 42

**Guillermo Belaga, Ronald Portillo** 



**Enfants-tyrans** 

## « Familles, questions cruciales », la chronique d'Hélène Bonnaud

Plusieurs médias se sont fait l'écho de ce qu'on appelle « les enfants tyrans », s'inquiétant de la propagation de cette pathologie chez les enfants d'âge scolaire. Sous ce signifiant dont on peut dire qu'il est particulièrement parlant pour nommer un comportement dérangeant chez l'enfant, on signale l'exercice d'une domination aussi bien physique que verbale de l'enfant envers ses parents, pouvant prendre des formes allant de l'insolence jusqu'à la violence, la colère, la crise. Selon les comportementalistes, un trouble de l'attention (TDA) en serait la cause et expliquerait les phénomènes auxquels les parents sont confrontés. On se demande quelle corrélation est faite entre un trouble de l'attention et la tyrannie. Peut-être l'idée que les difficultés de concentration engendreraient une impossibilité à entendre les demandes ou les ordres venant des parents? De fait, cela paraît peu convaincant car les troubles de l'attention ne signifient pas refus d'écouter mais, selon notre lecture psychanalytique, difficultés à symboliser les liens logiques nécessaires à tout apprentissage, entraînant alors une certaine agitation.

Constatant une augmentation de ces problématiques dans les consultations pédopsychiatriques, pour venir en aide à ces enfants et surtout à leurs familles, le CHU de Montpellier a mis en place une structure unique en France. Elle propose des échanges avec des professionnels ayant établi leur traitement à partir des recommandations du professeur Haim Omer (1), professeur de psychologie à l'université de Tel-Aviv, qui mettent en avant la nécessité de la présence parentale comme mode de réponse, allant même jusqu'à prôner le sit-in qui consiste à occuper la chambre de l'enfant jusqu'à obtenir de lui des suggestions pour améliorer son comportement. On aperçoit dans ces conseils prodigués aux parents en

difficultés une forme de bon sens concernant la façon de ne pas entrer dans une spirale infinie de paroles en discussions, de discussions en menaces, etc. Sans doute ces rappels sontils nécessaires pour repositionner les parents dans leurs capacités à éduquer leurs enfants. Cette prise en charge dédiée a le mérite d'exister. Les conseils, bien souvent, ne répondent qu'à une tentative de changer les modes d'échange entre parents et enfants. Mais ils ignorent la question de la jouissance, véritable impact de la pulsion dans le corps, agissant de façon itérative et qui ne s'arrange pas avec de bons conseils... D'où la question : Comment saisir les fondements de ce qu'est la tyrannie de l'enfant ?



#### La frustration, pas sans la demande

Le plus souvent, c'est la frustration qui est mise en avant. Freud est l'inventeur de ce concept, Versagun, qui indique la situation d'un sujet quand on lui refuse l'objet qu'il demande. L'enfant ne supporte pas le manque de l'objet; surtout, il ne supporte pas que ce manque soit le résultat d'un refus à sa demande. Dès lors, l'accent porte tout autant sur la frustration que sur la demande, concept essentiel pour saisir les enjeux et les conséquences de la demande adressée à l'un ou l'autre des parents. La frustration se conçoit alors comme l'effet des refus nécessaires à l'illimité des demandes de l'enfant, dont le caractère inépuisable indique la façon dont il ne peut pas renoncer à la satisfaction toujours répétée de ce qui pourrait venir le combler. Chacun en a fait l'expérience avec un petit enfant, lorsqu'il finit par s'épuiser dans ses demandes jusqu'à ne plus savoir quoi demander et rester ainsi insatisfait de ce qu'il n'a pas demandé.

Ceci rend compte du fait que « l'objet n'est jamais qu'un objet retrouvé à partir d'une Findung primitive, et donc que la Wiederfindung, la retrouvaille, n'est jamais satisfaisante » (2). C'est pourquoi Lacan a traité de la frustration en la distinguant de la privation et de la castration. De ce fait, dit-il, la frustration se rapporte au premier âge de la vie et nécessite une exploration analytique de ce moment et plus précisément de ce qui s'est passé dans le rapport à la mère dans la phase du nourrissage. Pour se repérer dans la frustration, deux versants sont à l'œuvre : l'un qui est l'objet réel (par exemple le sein ou le biberon) et l'autre, qui est l'agent. « En effet, l'objet n'a d'instance, n'entre en fonction, que par rapport au manque. Et dans ce rapport fondamental qui est rapport du manque à l'objet, il y a lieu

d'introduire la notion de l'agent, qui nous permettra d'apporter une formulation essentielle à la position générale du problème. Dans l'occasion, l'agent, c'est la mère. » (3) C'est la mère symbolique qui doit savoir répondre aux demandes de son petit, et cela veut dire qu'elle doit pouvoir les reconnaître, les comprendre, les interpréter, voire les hiérarchiser pour pouvoir simplement leur accorder son intérêt, mais aussi lui signifier son désintérêt lorsqu'il les multiplie de façon itérative. L'enfant peut certes le ressentir comme une frustration qui enclenchera colères et pleurs, mais il est nécessaire d'en passer par là pour faire l'expérience que toute demande ne peut être toujours satisfaite, qu'il y a un manque et que ce manque, il doit apprendre à faire avec. Il devra également accepter que sa mère ou son père lui dise non sans l'éprouver comme si ce qui lui était refusé le menaçait dans son être ou signifiait un manque d'amour de l'Autre.

#### La faute de l'amour

C'est d'ailleurs cette question de l'amour qui est souvent au cœur des problématiques actuelles dans la relation parents-enfant. La peur que l'enfant ne se sente plus aimé terrorise beaucoup de parents d'aujourd'hui. Ceux-ci semblent projeter sur l'enfant une angoisse massive de malaimé ou d'abandonné, voire d'incompris, comme si toute manifestation d'agressivité ou de refus de répondre à la demande de leur enfant risquait de faire traumatisme pour lui. Cette idée n'est pas sans conséquence car elle lui ouvre la voie au sentiment de sa toute puissance. De ce fait, c'est lui le maître. Dès lors qu'il ressent son omnipotence comme un moyen d'obtenir tout ce qu'il veut quand il le veut, il ne pourra déchoir de cette position qui se nourrit d'une relation duelle entre le parent et l'enfant, rien ne venant interférer dans la boucle du « ou toi ou moi » propre à cette pathologie de la relation en miroir dont Lacan a montré qu'elle était l'indice de la paranoïa.



#### Une place différente pour chacun

Cette inversion du pouvoir dans les relations parents-enfants est en effet propre à la façon dont les places de chacun ont évolué depuis un certain nombre d'années où la fonction du père s'est débranchée de la fonction Nom-du-Père, à savoir le fait que le père ou son substitut met un bémol au désir de la Mère, entraînant une séparation symbolique de la mère avec son enfant qui l'introduit à rencontrer une limite à la jouissance. Il doit accepter que sa mère n'est pas toute à lui et, surtout, que lui-même n'est pas tout pour elle. Ce qui, dans la clinique, reste un enjeu crucial.

Il semble en effet que chez les enfants-tyrans, cette séparation ne s'est pas établie, l'enfant restant occupé à être le centre de la vie de ses parents, et plus encore, à jouir d'être l'objet qui les attache. C'est alors que se joue le drame d'une guerre où la relation aux parents passe de la séduction à la terreur. Souvent, ceux-ci se sentent impuissants et coupables. Ils ont le sentiment d'être soumis aux quatre volontés de leur enfant.

Dans un reportage de BFMTV (4) montrant le cas d'Antoine, âgé de 9 ans, on perçoit chez les parents l'épuisement et la peur exprimée qu'ils ont de leur fils. Ils en viennent à s'isoler pour ne pas donner à voir à leurs proches et amis le spectacle de leur impuissance face à leur enfant. Ils élaborent des stratégies d'évitement, manifestes d'une angoisse face au comportement pathogène de leur enfant. Ils considèrent leur fils comme un élément perturbateur au sein de la famille, mais n'arrivent pas à saisir en quoi ils sont impliqués dans ses réactions. En le désignant comme un enfant-tyran, la psychologie d'aujourd'hui nomme un symptôme qui, lorsqu'il est installé, rend compte d'une difficulté qui s'inscrit dans un nouage faussé dans la relation parents-enfant, plutôt que dans une conception comportementale du problème. Car ce phénomène répond bien souvent à un défaut dans la symbolisation liée à une fixation à la relation imaginaire à l'autre, donnant ce caractère absolu et sans culpabilité décrit par les parents. La culpabilité, en effet, est la conséquence du passage par l'Œdipe, l'enfant concevant alors sa place non pas seulement par rapport à chacun de ses parents, mais en relation avec la place de chacun d'eux dans le couple, une place singulière, mystérieuse et dont, en tant qu'enfant, il est exclu. Encore faut-il que le couple parental relève bien de ce lien désirant, c'est-à-dire que le père ait fait de sa femme, « l'objet a, cause de son désir » (5).

Tant que l'enfant considère ses parents comme des partenaires éducatifs, il ne peut opérer une différence entre les deux parents et lui, ni non plus faire l'expérience d'un lien différent qui les lie et dont il est exclu. Tant qu'il n'a pas fait l'expérience que ce qu'il est comme objet ne vient ni



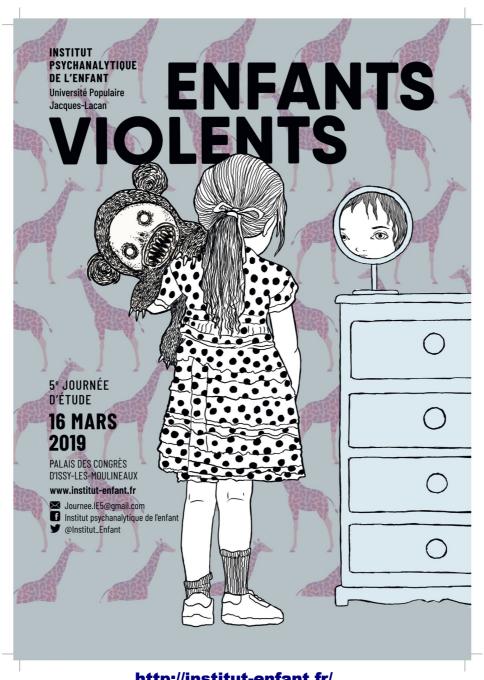
combler sa mère ni son père, il ne pourra exister que comme l'objet qui exige d'être reconnu comme le maître absolu et voudra incarner sa toute-puissance en explorant de mille façons possibles comment jouir de son pouvoir sur l'Autre.

#### L'amour, oui, mais pas le sur-amour

Une des leçons de la psychanalyse d'enfant est que l'amour est certes vital pour le développement d'un enfant, mais il est aussi ce qu'il y a de plus dangereux quand cet amour vient recouvrir toute forme de réponse à l'angoisse de l'enfant. Croyant le préserver, on le trompe sur ce qui est le plus insupportable de notre fonctionnement, dont Freud a découvert la force négative dans la pulsion de mort.

Aussi, quand Jacques-Alain Miller nous précise que la « violence est la satisfaction de la pulsion de mort » (6), nous nous trouvons face à ce qui agite l'enfant-tyran, qui est une version de l'enfant violent à ceci près qu'il n'exercerait sa tyrannie qu'au sein de sa famille. On peut dès lors se repérer sur cette idée que l'amour n'est pas au-delà de la jouissance, mais plutôt l'enveloppe qui la contient. Quand elle se rompt, la jouissance fait tomber les masques de l'amour. L'enfant-tyran est une de ses manifestations et dès lors un symptôme dans la famille.

- 1 : Cf. Haim Omer, « Résistance non violente : guide pour les parents d'adolescents présentant des comportements violents ou autodestructeurs », Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n° 34, 2005/1.
- 2: Lacan J., Le séminaire, livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994, p. 60.
- 3: *Ibid.*, p. 66.
- 4: "Quand les enfants sont des tyrans" sur bfmtv.com
- 5: Lacan J., Le séminaire, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, inédit.
- 6 : Miller J.-A., « Enfants violents », présentation du thème de la 5e journée de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Navarin, 2017. Plus d'information sur le site www.institut-enfant.fr



http://institut-enfant.fr/



Au cinéma: Lanzmann, le courage

## par Gérard Wajcman

Dans une existence, combien de rencontres ? Des milliers, des dizaines de milliers ? Moins ? Plus ? Un jeune artiste britannique, Douglas Gordon, avait réalisé une œuvre, List of Names, en dressant la liste des personnes qu'il avait rencontrées dont il se souvenait, des centaines et des centaines de noms qu'il avait inscrits sur les murs d'un grand couloir dans une exposition au musée d'Art moderne de Paris il y a deux ans. On ne comptait pas les noms, et à moins d'avoir des raisons de penser qu'on pouvait soi-même figurer sur la liste, on ne les lisait pas non plus, juste par-ci par-là, pour voir si des fois on ne connaîtrait pas quelqu'un, ce qui aurait été après tout, même par procuration, une façon de croiser la route de ce jeune Écossais plein d'avenir. Tout en se faisant la réflexion qu'il avait tout de même fallu se souvenir de noter chaque fois le nom de personnes avec qui il avait peut-être simplement pris une bière dans un pub, regardant cette liste qui recouvrait les murs on se disait, « c'est tout de même fou le nombre de gens qu'on peut rencontrer ». Cette List of Names n'était pas le carnet d'un name dropper, ce n'était pas comme un monument où chaque nom compte gravement, ce n'était pas non plus un décompte obsessionnel anxieux de ne pas perdre une miette de passé, c'était un journal de ces instants fugitifs qui font le tissu d'une vie, un répertoire de visages, de lieux, de poignées de mains, de conversations, de regards, l'alignement de tous ces moments qui dans l'esprit se croisent, se superposent, s'emmêlent, cette traîne de souvenirs qui font comme le sillage d'une existence. C'était le catalogue des rencontres accumulées qui se succèdent et le plus souvent se substituent les unes aux autres, s'effacent les unes après les autres, l'une par l'autre, un homme, un autre homme, une femme, une femme, une femme, une heure, six mois, trois nuits, le mouvement de la vie, et c'est sans doute pourquoi Douglas Gordon avait dressé cette liste dans un couloir, un lieu de passage.

Et puis il y a les rencontres qui ne passent pas, qui ne s'ajoutent pas aux autres, qui ne s'effacent pas derrière les suivantes. Celles-là sont autre chose que des paysages qu'on traverse. Elles tiendraient plus de l'accident. Mais pas des arrêts, au contraire, des commencements, des accidents qui déroutent et qui relancent, qui par imprévu dévient de votre trajectoire et conduisent ailleurs, vite. Elles ne se ramènent pas à des noms sur une liste, elles ne deviennent pas des souvenirs, non parce qu'on les oublie, mais, à l'inverse, parce qu'il est impossible de les laisser derrière soi, parce qu'on les porte avec soi : en vérité ce sont elles qui vous portent, elles bitument la route où on avance. Le tout est ensuite d'avancer. C'est sans doute ce qu'on peut appeler les rencontres qui comptent. Combien en fait-on dans une vie ? Vingt ? Dix ? Même pas. Contrairement à la List of Names, les rencontres qui comptent se comptent, et nos doigts y suffisent amplement. C'est fou comme il y en a peu. Certains, c'est possible, peuvent avoir le sentiment que cela ne leur est jamais arrivé.

J'ai fait ce genre de rencontres qui ne parsèment pas une route, mais qui l'orientent. Si je dresse ma liste, on aura du mal à recouvrir même un petit coin de mur, elle ne va pas plus loin que sept ou huit noms. Jacques-Alain Miller, Lacan, Jean-Claude Milner en sont, une femme aussi, et comment. Si je dis que « ce fut un bouleversement », voilà bien le genre de phrase qui rend le plus maladroitement ce dont il peut s'agir. Un bouleversement sans doute, mais, en général, à l'exception des femmes, des rencontres amoureuses, sans nuées qui éclatent, sans visions de lumière aveuglante, sans les signes tapageurs qui accompagnent les apparitions extraordinaires et vous assurent qu'il s'en passe de drôles — encore qu'avec Lacan, quand je l'ai vu la première fois, l'éclat de sa voix ait fait trembler le ciel et le sol sous mes pieds, j'en suis sûr. Forte impression, sans doute, mais y ajouterait-on une admiration infinie, cela ne dirait rien non plus — d'ailleurs l'admiration n'est pas vraiment une force motrice. Le plus souvent on ne se rend compte que plus tard. A un moment on relève la tête, et on s'aperçoit que le paysage à changé, que les choses ne sont pas exactement à la même place, qu'on n'est plus soi-même tout à fait à la même place. Quelque chose s'est passé, parce que quelqu'un est passé.

Serge Daney parlait de « passeur », ce qui le nommait lui-même. Malgré que le mot semble aujourd'hui prématurément usé d'avoir déjà trop servi, je l'aime assez, mais il ne convient pas non plus à ce que j'ai en tête, parce que « passeur » laisse l'idée que celui-là n'est pour rien dans ce qui se passe, dans ce qu'il passe, et que le « passant » ne fait que passer. Daney-le-voyageur avait au fond une vision assez vénitienne d'une transmission pareille aux traghetti du Grand Canal, ces gondoles qui pour une pièce vous conduisent sur la rive d'en face quand il n'y a pas de pont. Précieux passeur, mais comme le traghetto fait demitour sitôt arrivé, le passeur retourne au passé. Image d'une gondole noire qui fait franchir l'abîme et s'éloigne en silence, il y a quelque chose de mélancolique chez Daney dans cette idée de passeur qui semble une figure de dos, anonyme, une ombre ; on perçoit un regret peut-être, une tristesse qui teinte de sombre la traversée, du Canaletto repeint par Böcklin de L'Île des morts.

Évidemment, passe, passeur, passant, ces mots sont aussi du glossaire lacanien, mais je ne dirai rien ici du Grand Canal de la cure ou du gondolier analytique. Ce n'est pas le propos. Le passeur qui passe et s'efface serait le contraire de la rencontre. Celle-ci n'a rien d'anonyme, et, au-delà de la transmission, elle tient de la création. Certaines personnes peuvent agir comme des révélateurs, elles ne se contentent pas d'ajouter à votre vie, elles ont l'étrange pouvoir, sans le chercher ni rien attendre en retour, de la changer, de lui donner une autre couleur. Un don, absolu, d'autant plus absolu qu'il ne suppose aucun sacrifice. Une pure générosité, à la fois libre, totale et inépuisable. Une grâce, si on veut. Oui, une grâce. Claude Lanzmann a cela.

Sa grâce n'est pas toujours gracieuse, sa générosité peut ne pas être imperturbablement souriante, pourtant ni l'une ni l'autre ne se démentent jamais, à aucun instant, dans aucune circonstance, même quand il m'exaspère et que je l'envoie aux cent mille diables. C'est seulement un type qui sait ce qu'il veut, et qui ne l'oublie jamais. Même à deux heures du matin, surtout à deux heures du matin, quand il me téléphone pour me déclarer que je n'ai rien compris à rien à propos de je ne sais plus quelle émission de télévision le concernant (il me rappellera d'ailleurs le lendemain pour s'excuser et me donner raison). « Il demande beaucoup, certes, n'accepte pas de bonne grâce que la réponse soit non, piétine les convenances quand son désir est engagé. » Je pourrais ainsi reprendre au mot près — mis au présent —, en parlant de Claude Lanzmann, ce que Jacques-Alain disait de Lacan dans sa Lettre claire comme le jour. Et comme lui je peux conclure : « Quel soulagement. » Oui, quel soulagement d'avoir affaire à un homme qui sait ce qu'il veut. Quel soulagement mais aussi quelle insondable blessure pour le névrosé qui a renoncé et déjà justifié son renoncement avant même d'avoir demandé, de croiser quelqu'un pour qui la réalité n'est pas exactement la même que pour lui, pas aussi résistante, pas aussi intraitable. Ce qui fait mal au ventre ce n'est pas en effet que la réalité lui soit plus douce et légère — qui le croira ? —, qu'elle semble avec lui plus conciliante et lui accorder plus volontiers qu'à d'autres ses faveurs, c'est qu'il se montre, lui, prêt à lui tenir tête, à la traiter, justement, la secouer un peu, un peu plus que tout le monde pour obtenir d'elle ce qu'elle refuse, à lui comme à tout le monde.

On se précipite pour déclarer : Lanzmann ? Grand homme, *Shoah* ? Grande œuvre ; mais on se hâte d'autant plus de les monumentaliser qu'on craint surtout d'avoir affaire au grand homme plus que vivant qui aura été capable de produire une telle grande œuvre. C'est-à-dire qu'on sent bien que celui qui a fait un film comme *Shoah* pendant plus de dix ans de sa vie, et qui depuis maintenant près de vingt ans, tout seul, remue sans relâche le ciel et la terre pour que son film continue de vivre, ça ne doit pas être exactement un mec du genre *cool*. On soupçonne qu'il aura fallu à cet homme plier un peu l'ordre du monde à son désir pour faire advenir une telle œuvre. Et ce soupçon porte avec lui une crainte, moins de Lanzmann, peut-être, que sur nous-mêmes.

Que le monde est plus traitable qu'on ne le croit — jusqu'à un certain point — c'est ce que ce genre d'homme pas *cool* impose à tous les yeux. Étrange avec quelle rigueur d'admiration rétive on regarde ceux dont simplement le désir affiché suffit à infuser la honte parmi la foule des renonçants. En cela, ce qui est difficile à supporter, ce qu'on ne lui

pardonne pas, c'est moins la soi-disant puissance qu'il exerce ou dont il jouit — quelle puissance ? —, que cette vérité dont on se pénètre parfois désespérément, d'un manque assez constant d'exigence et de force. Au-delà du talent du cinéaste, *Shoah* affiche la force de son auteur. On sent bien, même sans se le dire, que pour réaliser un tel film il a fallu à l'artiste quelque chose de plus qu'un art consommé. Et ce quelque chose-là inquiète.

Quand il ne s'agit pas d'ennemis déclarés — il en a, et les plus acharnés ne sont pas toujours là où on le croirait — on entend parfois vitupérer Claude Lanzmann, qu'on nomme volontiers un type impossible, grand homme, mais infréquentable. C'est donc ce que pense ceux qui ne sont pas ses ennemis. Lanzmann a fait un film impossible. C'est précisément que tout ne lui soit pas, à lui, impossible qui inquiète. Par là, ce sont nos propres faiblesses qu'on vitupère en le vitupérant. On passe un temps infini à repeindre notre impuissance pour lui donner les dehors d'un impossible, on voudrait se persuader que notre faiblesse s'appelle en vérité dureté des temps, et il suffit qu'un homme comme Lanzmann arrive pour que les replâtrages de fortune se mettent à dégouliner, mettant à vif les murs des maisons avec fissures apparentes.

Dans une pièce américaine que j'avais traduite pour Brigitte Jaques il y a quelques années, Angels in America, un personnage un peu noir s'emportait contre un jeune mormon tout empêtré, confit de conscience mauvaise et de désirs dérangeants, et s'exclamait : « Je ne suis pas convenable ? Aux chiottes les convenances. » Parole de personnage, dite par un acteur, sur une scène, tout le monde a envie de sympathiser avec une telle exclamation, au théâtre. Je reste surpris de constater combien les gens pas convenables qui soulagent si bien à la scène, qu'on peut même admirer sans limite s'ils sont du passé, et ça dès qu'ils sont morts, deviennent, IRL comme disent les Américains, in real life, dans la vraie vie, plus qu'encombrants, dérangeants, infréquentables.

Claude Lanzmann est un homme pas convenable, Lacan en était un autre, et les deux, chacun dans son style, pour les mêmes raisons. J'ai dit un jour à Claude Lanzmann : « Tu ressembles à Lacan. » Heureusement que je lui ai dit cela il y a quelque temps, et pas récemment — c'était il y a deux ans, peut-être trois, pas très longtemps au fond après l'avoir connu —, parce que, comme il a lu, ravi, l'éloge que Jacques-Alain Miller a fait dans sa deuxième *Lettre* de Lacan-le-désirant-piétineur-de-convenances, il est le genre d'homme qui m'aurait reproché, moi qui me prétend son ami et qui ai connu Lacan, de n'avoir pas songé à faire cette comparaison plus tôt.

Il y a des hommes comme ça, qui surgissent dans un siècle, ici et là, qui n'ont pas besoin de faire grand-chose pour se rendre insupportables à beaucoup, comme spontanément — insupportables et aussi nécessaires. Aussi insupportables que nécessaires. Ce qui les fait à la fois si peu convenables, si insupportables et si nécessaires, c'est qu'au fond ils portent avec eux une vérité, non comme des prophètes tombés d'on ne sait où qui viendraient nous délivrer le Message, mais simplement par ce qu'ils sont, avec constance, et ce qu'ils font, opiniâtrement. En général, les délivreurs de vérité sont des porteurs de mauvaises nouvelles. Non seulement on sait depuis Nietzsche qu'il n'y a aucune raison pour que la vérité soit rigolote, mais maintenant, depuis la psychanalyse et tout le xxe siècle, on sait qu'il y a même toutes les raisons pour qu'elle soit parfaitement sinistre et désespérante.

Ce qui n'est pas vraiment vendeur. Quant aux porteurs de mauvaises nouvelles, on sait le sort funeste que les Anciens réservaient jadis à cette engeance. Freud et Lacan furent de tels porteurs de vérité. Claude Lanzmann en est un autre. Lacan et Freud raclaient les profondeurs obscures de l'âme humaine, ils les ont étalées en plein jour, ce devant quoi nous détournons la tête. Lanzmann a plongé dans les entrailles d'un siècle pour extraire et nous mettre devant les yeux son cœur révélateur qu'on ne peut voir.

Pourquoi faire tout cela, qui ne suscite guère l'amour des foules ? Parce que c'est la vérité.

Après tout, plutôt que de parler d'hommes pas convenables, d'exigence, de désir décidé, de volonté de vérité, je pourrais aussi bien parler de courage. Je me dis que la psychanalyse pourrait assez bien revivifier l'idée du courage. Le courage de la vérité, le courage du désir. Le courage. Pas donné à tout le monde.

Lanzmann est un homme courageux. En ce point, devant lui, aussi devant Lacan, je me dis qu'il est impossible de démêler leur vie de leur œuvre. *Shoah* est un film courageux. Lanzmann est un homme courageux. Et son dernier film, *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 h*, est un film aussi sur le courage. Sur un homme, Yehuda Lerner qui, âgé de seize ans, prisonnier au camp d'extermination de Sobibor où sont morts, gazés, plus de 250 000 juifs, le 14 octobre 1943 a tué, à 16 h, un homme, un officier nazi du nom de Grischitz, d'un coup de hache qui lui a fendu le crâne en deux, et qui ensuite s'est sauvé avec les autres prisonniers.

Dans un texte qu'il lit au début du film, Claude Lanzmann parle du courage « inlassable et indomptable » de Yehuda Lerner. Je ne vois pas quels autres adjectifs pourraient qualifier mieux le courage de Claude Lanzmann lui-même. Inlassable et indomptable, oui, c'est ce qu'il est. Bien sûr, Lanzmann n'est pas Lerner. S'il y a bien des raisons de les croiser, de voir entre eux des similitudes, jamais il ne viendrait à l'esprit de Lanzmann de se prendre pour lui. S'il en avait été ainsi, ce film n'aurait pas pu exister dans cette ampleur, comme ce mythe que, proprement, il invente. Il fallait pour cela que, pour Claude Lanzmann, Yehuda Lerner représente bien plus que lui-même, l'humanité, l'infinité des sujets infinis. Claude Lanzmann, par le cinéma, élève le récit de ce garçon qui fend la tête d'un Allemand à la dimension d'un mythe, et le garçon lui-même à la stature d'un héros. Ce qui donne forme épique à la structure, c'est ainsi que Lacan définissait le mythe, le film de Lanzmann correspond au fond assez bien à une telle définition. Yehuda Lerner, c'est le courage incarné, l'épopée du courage. Sobibor, 14 octobre 1943, 16 h, c'est le récit originaire de toutes les aventures de la liberté.

Dans une scène mise en prégénérique, on entend Lanzmann demander à Yehuda Lerner, par l'entremise de la traductrice : « Est-ce qu'il avait déjà tué avant, Monsieur Lerner ? », à quoi il est répondu « Non, non, il avait tué personne, non ». Je n'ai pas demandé à Claude Lanzmann s'il a déjà tué. Mais quand il affirme que ce dont parle son film c'est de « la réappropriation de la force et de la violence par les juifs », en dehors d'une vérité et d'un enjeu extrêmes aujourd'hui qui imposent de penser jusqu'au bout ce qui se donne ainsi comme le sujet d'un film qui met en question la soi-disant passivité des juifs, en vérité spoliés de toute violence, je ne peux pas m'empêcher de sourire, parce que, regardant Claude Lanzmann, je me dis que ce juif-là n'a guère besoin de se réapproprier la violence et la force : il l'incarne lui-même depuis longtemps.

Comme d'autres je me suis longtemps demandé ce que c'était pour moi qu'être juif. C'est quoi être juif quand, hors sa famille, on est et on se sent délié de toute communauté, quand on est et on se sent sans peuple, sans religion, sans langue, sans terre ? On n'est pas sans mémoire, et il reste les livres. J'avais d'ailleurs écrit naguère un livre, un roman pour parler de cela. Aujourd'hui les choses ont un peu changé, elles sont devenues à la fois un peu plus claires et plus simples. Après avoir rencontré Claude Lanzmann, à la question : qu'est-ce que pour moi être juif ? Je pourrais répondre : c'est être son ami.

\* Wajcman G., « Au cinéma : Lanzmann, le courage », in J.-A. Miller et 84 amis, Qui sont vos paychanalystes?, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2002, p. 498-505.



## **Pré-sentiment**

### par Luc Garcia

Une accélération, des enchevêtrements. Les mots peuvent manquer. Ils manquent certainement déjà ; rarement mieux qu'en ces quelques semaines il n'a été permis de le constater avec autant de force, dans une sorte de désordre planétaire.



ouragan venait recouvrir l'Europe: Trump débarquait pour une tournée, qui l'amenait d'Allemagne au Royaume-Uni, puis à Helsinki pour une rencontre au sommet avec Poutine. Pour cet *ultimate* rendez-vous, le lieu posait question. La Finlande fut longtemps une sorte d'annexe russe. Dans les années 1980-1990, les émissions de la télévision soviétique, ou ce qu'il en restait, arrosaient généreusement toute la population, qui sait parler la langue russe depuis toujours. Un formidable malentendu régnait lorsque l'on sut que ces deux-là se rencontreraient

dans la capitale finlandaise. Trump pensait remporter la partie puisqu'il n'était pas en territoire russe. Poutine avait soin de le lui laisser croire. Il est arrivé comme s'il était chez lui – un russe l'est toujours un peu en Finlande. L'affaire était mal emmanchée. Elle l'est restée. On entendit Trump critiquer en public ses propres services secrets et du même élan les mouches voler dans les chaumières *US*. Poutine savourait avec juste ce qu'il fallait de modestie consommée cet instant pour le moins détonnant.

Au même moment, une équipe de football était sauvée d'un gouffre à plusieurs centaines de mètres de profondeur en Thaïlande. Aucun média ne relevait le plus surprenant : mais qu'allait donc faire une équipe de très jeunes footballeurs dans ce gouffre ? de l'entrainement ? La Coupe du monde, succès diplomatique poutinien s'il en était, servait de tapisserie aux œuvres des secouristes, qui réussirent à mettre en place de quoi sauver des footballeurs en herbe perdus dans des grottes.

Trump arrivé en Europe, un bruit commençait à traverser les téléphones du monde libre. En compagnie du secrétaire général de l'OTAN, il déclara que les États-Unis pouvaient à tout moment sortir de l'organisation militaire de l'Alliance atlantique. Il paraît que le secrétaire général a piqué une tête mauvaise dans les tartines du petit déjeuner servi pour l'occasion, et a attendu que ça passe. Miracle, les États-Unis ne sortent pas de l'OTAN qu'ils ont créée à la sortie de la Seconde Guerre, pas uniquement pour des raisons de bienfaisance. La simple évocation de cette affaire de sortie en faisait déjà bruisser le horssens à faire frémir.

Alors, une parenthèse venait faire taire ce tumulte bizarre, ou plus exactement venait l'interpréter: Claude Lanzmann recevait, dans la Cour d'honneur des Invalides, les honneurs militaires et la reconnaissance de la Nation. *Shoah* était évoqué, dit, prononcé. Lui, qui disait que *La liste de Schindler* serait oublié en moins de dix ans, avait vu juste sur ce qu'est

une inscription et sur ce qui ne l'est pas. Bien que la cérémonie publique sonnât juste, il fallait que l'hommage ne se transforme pas en enterrement du réel, qu'il ne soit pas une réduction à des pompes, à la sécheresse du faste, à celle d'une consécration, mais l'écriture d'une suite. Cela appartient à chacun, désormais ; Lanzmann a ouvert cette route-là.

Quelques jours avant, une ministre des affaires sociales avait maladroitement informé ses compatriotes, au micro d'une radio matinale, que les mesures sociales du gouvernement français contre la pauvreté attendraient la rentrée – le parcours sensationnel de l'équipe de France de football l'obligeait à cette attente, précisait-elle. Tant de candeur ministérielle ne fit pas bon effet.

#### Encore de l'attente.

La pendule ainsi tournait, chaque opinion chassant la suivante. Péremption des instants, dilution du réel, attente et apparemment une absence assez convenue d'angoisse. Avec Lacan, nous avons appris à distinguer les deux : l'attente n'est pas une nécessité pour l'angoisse. « Si l'attente peut servir à l'encadrement de l'angoisse, elle n'est pas indispensable » (1), prévient-il. L'énigme du moment ne se situait pas là, dans l'attente devenue permanente de l'épisode qui suivra.

L'angoisse est pourtant bien présente. Tous les sites dédiés aux informations les déclinent au plus vite sur des pages tournantes, où elles passent l'une après l'autre, juxtaposées, dans le style de ne pas en avoir l'air. En cette série en boucle sans fin, sans liens, il n'y a pas de sentiment, ce que l'on pourrait confondre facilement avec une absence d'angoisse. N'est-ce pas précisément qu'il n'y a désormais plus que cela : l'angoisse ? L'angoisse, précise Lacan, qui est avant et sert son office de *pré-sentiment* (2). On n'en est peut-être pas encore aux sentiments, mais on est sur le vif d'une énigme.

Eut lieu alors la cérémonie de remise de la Coupe du monde de football, le dimanche 15 juillet, sous l'orage moscovite. Après que nous avons vu entrer sur le terrain des *Pussy Riot*, déguisées pour l'occasion en policières cravatées, Poutine, plutôt réservé comme à son habitude, est resté cireux, mais sous un parapluie – l'intendance suit toujours en Russie. Macron enlaçait chacun, gagnants, perdants, présidente croate comprise,



azimutée de ne plus être ottomane en terre russe, mais d'exister pourtant. À la gauche du téléspectateur, la tribune était vide de sentiment, sur sa droite, remplie. Dans ce passage d'un côté à l'autre de cette plateforme hautement présidentielle, quelque chose se produisait, impossible à décrypter en l'état, selon l'expression journalistique familière. L'angoisse était donc palpable, dirons-nous, celle que Lacan pointe d'être « avant la naissance d'un sentiment » (3).

<sup>1:</sup> Lacan J., Le Séminaire, livre X, L'angoisse, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 91.

<sup>2 :</sup> *Ibid.* p. 92.

<sup>3:</sup> Ibid.

## Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 42

\_\_\_\_\_

#### **SUMARIO**

Salud Mental: una totalidad fallida— Guillermo Belaga

Migraciones — Ronald Portillo

\_\_\_\_\_

#### Salud Mental: una totalidad fallida

O cómo los paradigmas "saludmentalista" y "de las Neurociencias" no se corresponden con la ética del psicoanálisis

Guillermo Belaga (Buenos Aires)

Este texto continua el desarrollo y las preocupaciones expresadas desde 2011 (1) respecto a las diferentes tentativas en diversos países, y en Argentina en particular, de organizar y establecer planes, programas de Salud Mental para su población, en el marco de una preocupación mundial por la incidencia de este tema en la Salud Pública en general, donde se asoma un nuevo "higienismo" condicionado por las políticas económicas actuales.

La cuestión está lejos de tener un único abordaje, así a los fines de plantear el problema podríamos tener en cuenta algunas definiciones de Norman Sartorius, que fue Director de Salud Mental de la organización Mundial de la Salud (1977-1993), vicepresidente y presidente de la Asociación Mundial de Psiquiatría (1993-1999).

Este destacado psiquiatra, vincula el Capital Social a la Salud Mental, sosteniendo que sería de esperar que en el cálculo de los gastos que los Estados contemplen dentro de sus presupuestos para este rubro, va a ser necesario demostrar que "éstos son para incrementar el Capital Social, el Capital Humano y el Capital Económico". Asimismo, en la misma conferencia dirá: "Hay límites entre la salud y la enfermedad que no son tan claros cuando se trata de salud mental, y hay síntomas que pueden estar presentes en personas que no son considerados enfermos

mentales, e incluso pueden ser síntomas bastantes avanzados", lo que marca su distancia con respecto del DSM (2).

Esto lleva a considerar tres temas presentes en el debate teórico, práctico y normativo de la Salud Mental: el modo en que el Discurso Universal de la Ciencia y la Técnica y el mercado inciden en el mismo y, en conexión, los conceptos impulsan los organismos internacionales encargadas de las políticas sanitarias (OMS - OPS): el "padecimiento mental", y en conexión con éste, la "evaluación científica" de la practicas asistenciales.

A esto podemos agregar lo que dice Germán Berrios, que en el mundo de la psiquiatría, las clasificaciones dicen más del mundo social y estético en el cual han sido construidas que acerca de la naturaleza (3).

Entonces, el debate en torno al término de Salud Mental, sus usos y sus problemáticas, implica ubicarlo en los diferentes contextos y tiempos históricos de cada lugar.

En este punto, es necesario establecer que el interés de esta presentación se centra en poder situar que cuando se nombra en la ley de Salud Mental argentina el "padecimiento mental", "la evidencia científica", el lazo social, la comunidad, las prácticas institucionales, etc., no se está por fuera de estos debates, que no es indiferente el modo teórico de conceptualizar dichos términos y sus consecuencias en los sujetos.

A los fines de introducir el tema establecería dos vertientes: las políticas de la "salud mental" en términos del par inclusión/exclusión, y la más segregativa y forclusiva del sujeto, la "salud mental" en el horizonte de la biopolítica.

En una primera lectura, su espíritu contempla más la primer vertiente, lo inclusivo, lo no segregativo. Se declara, a favor de la instauración de un Estado protector y el respeto a los Derechos Humanos.

Pero, para nosotros, sin dudas, el tema más que candente, es del debate que se inicio a partir de 2010, momento en que en Argentina se sanciona la Ley Nacional de Salud Mental (n° 26.657), en torno a su reglamentación alrededor de la disputa entre dos paradigmas principales: "el saludmentalista" y el llamado de la "neurociencias", -que quizás se entiende mejor si lo piensa como "biomédico- tecnológico"-, respectivamente.

Pero, justamente su marco general, universal, deja abiertas las definiciones que hacíamos referencia, y que son de nuestro interés precisar, sobretodo como decíamos, la figura del "padecimiento mental", la mención de recibir una atención del mismo basadas en "fundamentos científicos".

Desde esta perspectiva, plantearía que el descubrimiento freudiano reconoce una apuesta por la palabra en tanto lo que puede y no puede transformar lo real, pero siempre conservando en esta operación un horizonte de invención, de permitir que el sufrimiento tenga una nueva subjetivación a partir de las fallas de lo universal.

Nuestra posición será encontrar el modo de mostrar que el psicoanálisis permite operar sobre la heterogeneidad social en términos de leer siempre la presencia de lo real y de operar sobre esa totalidad fallida.

El psicoanálisis sostiene que existe un real no programable, que insiste y con el que cada uno debe vérselas. El síntoma en el psicoanálisis es social y particular, esto será un concepto clave a sostener teniendo en cuenta que también existe un modo de plantear el sufrimiento psíquico como parte de discursos homogeneizadores, universalizantes. Así, se expresan tanto en los manuales de psiquiatría del estilo de los DSM, como en el cotidiano imperativo al consumo y al éxito individual. No estar a la altura de los imperativos de la época, también produce sufrimientos. Pero la tristeza frente al duelo, es un padecimiento mental, o el derecho de un sujeto

a manifestar su dolor. El llanto y la tristeza, son mal soportadas ahora en el espacio público, lo que puede explicar el auge de la "depresión", el ascenso del "bipolar". Estos fenómenos e interrogantes se conectan, la alienación del "individualismo de masa", con lo que Foucault sancionó como la biopolítica (4).

Ante esto, pensamos que desde el punto de vista de la clínica del psicoanálisis, es posible ubicar lo que no se adapta, lo que no se ajusta a la biopolítica ¿Dónde están los desafíos a este sistema? Son hechos clínicos que nos interesan traerlos a consideración, porque hablan del sujeto, son signos de su presencia. Resisten a esa trama del hombre homogeneizado, a la humanidad que no es más que cantidades, indexada a una visión técnica del mundo.

Entonces, se puede comprobar, siguiendo esta tensión que el intento de la cultura actual, es que la angustia y la tristeza queden disimuladas detrás de la "depresión" y la "fatiga". Estas diferentes perspectivas, son las que tendremos en cuenta para diferenciar y mostrar la importancia del psicoanálisis, su concepción del síntoma, en la práctica cotidiana.

#### Perspectivas del síntoma y sus consecuencias

En este sentido hay un debate a plena luz, presente, día a día, en donde el psicoanálisis también juega su partida. Es más, en esta lucha discursiva participan quienes son sus más acérrimos detractores.

Se trata de la discusión alrededor de cómo se conciben el síntoma, el sufrimiento mental, el trastorno, y como a partir de estos se definen políticas, prácticas y diferentes consecuencias para los sujetos.

A los fines de enmarcar esta coyuntura crucial como decíamos, hay tres propuestas: la biomédica, la sociológica, y la clínica. Distinguibles principalmente por la manera en que cada una plantea el par cuerpo/síntoma.

De esta forma no se dice lo mismo, ni se decide de la misma manera cuando se habla de:

- El trastorno mental (DSM), que se orienta a partir de un cuerpo biológico.
- El padecimiento mental (Ley de Salud Mental), que parte de un cuerpo político.
- El síntoma psicopatológico, desde el punto de vista freudiano, que implica un cuerpo erógeno.

Pasemos a considerar cada uno, partiendo del trastorno mental:

El mismo tiene dos rasgos principales: por un lado, la relación entre el sujeto y el síntoma está cuestionada, por otro, implica una concepción donde hay un límite neto entre lo normal y lo patológico.

Asimismo, el síntoma como trastorno como demuestra J.-A. Miller quiere decir que está dividido en dos (5):

- a. Del lado de lo real: es pensado como real de un cuerpo biológico, por lo tanto tratado por la neuroquímica. En conclusión, debido a esta concepción del desorden, el objetivo del tratamiento es la supresión del trastorno.
- b. Del lado del sentido: es tomado como un residuo. Se propone un alojamiento del individuo, con valor de acompañamiento, pero sobre todo de control de la operación instituida por el medicamento, a la espera del efecto sobre lo real de la ciencia. En suma es una práctica de la palabra restringida, protocolar, con fines adaptativos, incluso autoritaria que recepciona, y nivela el sentido.

Pero, sobre todo, rechaza el valor de verdad del síntoma.

A los fines de ilustrar mejor la posición ética de cada una de estos conceptos, veamos un ejemplo común para los tres, frecuente en la práctica, cómo cada uno se posiciona frente al pasaje al acto, y/o la impulsividad.

En los DSM se puede comprobar claramente que se presenta una desconexión manifiesta entre impulsividad y lógica subjetiva, explicitada en cómo la impulsividad se presenta separada sin vínculo causal con la angustia y/o la alucinación.

En estos manuales, la impulsividad es un acto incoercible y súbito que escapa al control del sujeto, al modo de un automatismo. Una acción descontrolada, sin significación, ni contexto.

Al respecto, la impulsión en los DSM se puede encontrar en:

- Los trastornos del control de impulsos. Ejemplo, el trastorno explosivo intermitente, la cleptomanía, la piromanía, "no especificado".
- Los trastornos de personalidad: el antisocial y el borderline.

La biopolítica se impone como una cultura del impacto, también una compulsión a ¡lo nuevo!; es decir que la técnica y el mercado se adelantan a cualquier indecisión, liberando al sujeto de la necesidad de decidir. Los algoritmos decisionales del DSM van en esta misma dirección, anticipando a un sujeto que desde la conceptualización de la impulsión —como vimos— ya queda excluido del trastorno y sus causas. Así, el DSM también hace creer al sujeto que decide, cuando en realidad ya tiene todo decidido.

En lo que respecta, el segundo de los términos a considerar, el padecimiento mental, se hizo más presente en los últimos tiempos a raíz del ascenso del paradigma "saludmentalista".

En principio, representantes de esta corriente sostienen enfáticamente este denominación como una respuesta al modelo biomédico.

Realizan, de este manera, una fuerte crítica a su biologismo, a la concepción evolucionistapositivista, a la ahistoricidad, asocialidad e individualismo de su delimitación del objeto, centrada en la enfermedad.

También esta corriente de discurso denuncia la mercantilización. Su adhesión a la racionalidad científica como criterio de exclusión de otras prácticas y la medicalización progresiva de crecientes esferas de la vida cotidiana.

Así, se puede destacar que el "Padecimiento o sufrimiento mental" es un intento de introducir al sujeto como desafío a la biopolítica. Plantea revertir lo que esta propone que es transformar un cuerpo esencialmente político en un cuerpo esencialmente biológico; y que es simultáneamente un dispositivo configurador de lo social, de los cuerpos y de la subjetividad.

La defensa de la categoría de "sufrimiento psíquico" o "padecimiento subjetivo" también reconoce que es el resultado de que las prácticas generales de salud ya no pueden seguir centradas en la suposición de que atienden "cuerpos biológicos", cuando en realidad se trata de sujetos en situaciones de padecimiento. No existe, desde esta lógica, una "enfermedad mental" como tampoco una enfermedad orgánica.

Por último, denuncia la medicalización, como concreción de la biopolítica en el campo de la Salud.

Ahora bien, el "padecimiento mental", tiene a nuestro entender la siguientes objeciones clínicas:

1. La contraposición tajante entre Salud Mental/ Padecimiento Mental.

La psicosis demuestra que se puede tener un síntoma psiquiátrico y estar en perfecta "salud mental" desde los criterios comunitarios, políticos de este paradigma.

2. La dificultad del paso de lo Universal a lo particular.

Este es un punto muy importante, crucial, que hace a la clínica del uno por uno. En la práctica el término se demuestra como "inespecífico".

Una coyuntura muy clara y representativa es cuando se está frente a la decisión sobre el "riesgo cierto e inminente" de un sujeto, y en consecuencia si se lo debe internar o no.

Al respecto E. Toro Martínez dice lo siguiente: "La noción de riesgo que propone la ley (nº 26.657) al ser indubitable (cierta) y próxima (inminente), en una situación dada y particular (situación/estado) connota implícitamente un elevado *cuantum* sintomático, una determinada gravedad atento a que la única manera de poder diagnosticar la certeza y la inminencia es a expensas de que se manifiesten una serie de determinados síntomas de envergadura clínica y por lo tanto pronóstica" (6).

Con lo cual, se desprende que para tomar una decisión tan seria para un sujeto como es su posible internación, es necesario tener una teoría sobre el síntoma mucho más precisa que el "padecimiento mental".

Asimismo, los defensores del paradigma "saludmentalista", adhieren sobretodo a la corriente de la antipsiquiatria representada en su momento por Franco Basaglia.

Para establecer una posición sobre esto, sin dudas, no podemos dejar de recordar lo que dijo J. Lacan sobre la misma: "Me atrevo a expresar que la antipsiquiatría es un movimiento cuyo sentido es la liberación del psiquiatra y es seguro que no está bien encaminado" (7).

Al respecto, seguiremos también los argumentos de Jacques-Alain Miller en su curso *Causa y Consentimiento*, cuando formula que "en un cierto momento de exaltación ideológica" se negó la protección que implica la hospitalización psiquiátrica, agregando que en Italia se hizo a gran escala, debido a "cierta debilidad de los aparatos del Estado, del *establishment* psiquiátrico, que se entregó de todo corazón a la antipsiquiatría" (8).

En este sentido, Miller plantea la posibilidad de que un sujeto por propia iniciativa pueda buscar la protección del hospital psiquiátrico mostrando "toda la dialéctica existentes y la tensión bien conocida, entre lo patológico y lo jurídico".

Esto se expresa en la Ley en términos de internación voluntaria e internación por oficio judicial.

Miller agrega que la cuestión jurídica en la psicopatología es una manera de abordar el tema que preocupa a la ética del psicoanálisis: el estatuto del sujeto responsable.

En este sentido, dice "que cuando se trata de conseguir que el psiquiatrizado diga que sí o que no a su propia internación, se reconoce en él, en el discurso del amo, un sujeto de derecho, un sujeto de imputación, a quien se le pueden imputar sus actos, de los que debería responder y por lo tanto de ciertos números de garantías en torno al hecho que podría de ser reconocido como tal sujeto".

Entonces, la noción de síntoma resulta fundamental —hemos conocido la dificultad de los jueces, dicha por ellos mismos, a la hora de tener que decidir ya (des)orientados por el DSM y/o el padecimiento mental—, es que también no hay psicoanálisis concebible para un sujeto si este se imagina que no esta implicado en su síntoma.

Pasemos ahora a Freud y específicamente el síntoma histérico.

Su elaboración, se hizo en el contexto del materialismo psicofisiológico de fines del siglo XIX, planteando que había sentido en lo real. Esto justamente que Freud le otorga, es lo que hace a lo particular del síntoma, que implica un sentido con una intención, una intencionalidad inconsciente, y un sentido libidinal que será el soporte del ser del síntoma.

Siguiendo con la comparación con el "trastorno" y el " padecimiento", veamos el análisis que hace Freud del pasaje al acto, a partir del caso de la joven homosexual (9). Los puntos

salientes del mismo son los siguientes: una muchacha de 18 años quien estaba "muy interesada" en una Dama "vulgar" se topa con el padre, a quien estaba desafiando de este modo, en plena calle paseándose con ella. Ahí se desencadenan una sucesión de hechos: el padre la mira furioso, la dama encolerizada le exige terminar allí mismo, y "tras eso la joven escapa y se arroja por encima del muro a las vías del tren".

Luego de este acto, la joven es llevada a consultar con Freud, y refiere que su intento de suicidio fue "en la desesperación por haberla perdido de ese modo y para siempre". Es interesante como Freud, seguro de la intencionalidad inconsciente del acto, piensa que esto es una asociación superficial y realiza otra interpretación en función de la historia libidinal de la joven. Así, detalla el cambio de elección de objeto amoroso en el momento de enterarse del embarazo de su madre en plena adolescencia, que la lleva al desafío al padre y la identificación viril.

En su conceptualización juega un papel fundamental el hallazgo, el detalle de la "frase trampa", verdadera "holofrase", proferida por la Dama en el momento del encuentro con el padre: *niederkommen*, que significa tanto *caer* como *parir*.

Se sabe mas allá de la vicisitudes de este caso, de las valiosas indicaciones que se desprenden del texto freudiano, para hacer frente y dar otra repuesta a la "epidemia" de pasajes al acto que se presentan en esta época: por un lado, la apuesta por hacer legibles los S1 que determinan el acontecimiento, captar las conexiones del acto y el lenguaje. Intentar producir un efecto de sujeto sobre el fondo de lo indecible, de lo indecidible.

Por otro lado, es lo que Freud devela a partir del caso sobre lo que subyace al pasaje al acto, que reúne dos sentidos inconscientes: por un lado un cumplimiento de castigo que se torna autocastigo, y por otro, un cumplimiento de deseo.

En este sentido, es lo que destaca Lacan cuando conceptualiza el goce a partir de las teoría de la pulsiones de Freud en *El malestar en la cultura*, es la génesis del superyó a partir de la pulsión de muerte. Así siendo la libido, pulsión de muerte, se ve como el sujeto padece de ella, de donde se desprende porque en Lacan prevalece el masoquismo, poniendo en evidencia no el hecho de herir al otro —nivel imaginario—, sino que de la libido el sujeto no goza, mas bien padece de ella. Lo mas profundo y esencial es la autoagresión, el herirse a sí mismo: "El sujeto no puede gozar, sin padecer, sufrir, ser victima de su goce, hacerse morir" (10).

Quizá por eso habría que tener en cuenta que Freud no solo hablo de angustia sino también del sentimiento de culpabilidad, ligado a la posición subjetiva en tanto ética del goce.

#### Los fundamentos "científicos": la ideología de la evaluación

En un hecho, que el manual estadístico de los trastornos mentales (DSM), es pieza importante de los intentos de presentar el sufrimiento psíquico como un dato medible, una dimensión evaluable, a los fines de que sean trastornos "que la universal voluntad de curar iba sin duda a ordenar en filas, a reducir y, por tanto, a "curar" (11). Como explica Bernard-Henri Levy esta ideología de la evaluación se resume en los siguientes puntos: la postulación que el hombre es calculable, exacto objeto de medida, alma y cuerpo, "una especie de hermenéutica alocada, fundada en la utopía, de un sentimiento total, sin resto, purgado de toda nuestra cuota de sombra, de opacidad, de sin sentido". Junto a la transformación del sujeto en objeto, se propaga la reducción de la infinita diversidad de los sujetos a una masa, en la que no se difiere más que por grados insensibles.

Pero, también es importante para esclarecer este punto, el desarrollo que ha hecho Miller en su curso sobre la diferencia que se encuentra en Lacan entre el sujeto del psicoanálisis y el sujeto de la ciencia (12).

#### —Lacan Cotidiano —

Así, distingue que el sujeto de la ciencia, del *Cogito ergo sum*, no es el sujeto del imperativo freudiano el que corresponde al *Wo Es war, soll Ich werden*.

Lacan situó una forclusión en el inicio del discurso de la ciencia, que consiste en un rechazo del saber, que también es de la creencia: "Se dice que para haya espíritu científico se requiere proscribir todo prejuicio. Una experimentación, una deducción, la explicitación de axiomas, por ejemplo, pertenecen al rechazo de toda creencia. Se cierra la puerta a lo que había antes".

Mientras el sujeto del imperativo freudiano, sujeto ético, responsable: "Donde ello era, lo es que Yo debe advenir", se corresponde con la tesis de Lacan en su debate con Henri Ey: "El loco es el hombre libre". Lo que cambia sustancialmente la concepción de la locura, lejos del déficit, del lado de la elección forzada del goce, del "uno por uno" y de los efectos de creación.

- 1: Belaga, G. A.: La salud mental, lo inevitable de una totalidad fallida, Revista Lacaniana N° 11, octubre de 2011. Publicación de la Escuela de la Orientación Lacaniana.
- 2: Sartorius, N.: La Enfermedad Mental y el Capital Social. Vertex, Rev. Arg. de Psiquiat. 2009, Vol. XX: 263-267
- 3: Berrios, G.E.: Hacia una nueva epistemología de la psiquiatría.- 1ª ed.- Buenos Aires: Polemos, 2011
- 4: Foucault, M.: Nacimiento de la Biopolítica. Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2007
- 5: Miller, J.A.: Una Fantasía, Revista Lacaniana N°3, agosto de 2005. Publicación de la Escuela de la Orientación Lacaniana.
- 6: Toro Martínez; E.: Capacidad y riesgo en la Ley de Salud Mental y su decreto de reglamentación. Luce y escotomas del nuevo paradigma. Psiquiatría Forense, Sexología y Praxis, año 20. Vol. 8 N° 3, septiembre de 2013 pp. 188-199
- 7: Lacan, J., Hablo a las paredes, Buenos Aires, Paidos, 2012.
- 8: Miller, J.-A., "El consentimiento en la entrada en análisis", *Freudiana*, Revista de la Comunidad de Catalunya ELP, n° 81, septiembre- diciembre 2017.
- 9: Freud, S., "Sobre la psicogénesis de un caso de homosexualidad femenina" (1920), Obras Completas.
- 10: Miller, J.-A., "Patología de la ética", Elucidacion de Lacan, Buenos Aires, Paidós, 1998.
- 11: Levy. B.-H, Prólogo del libro de Aflalo, A., *El intento de asesinato de psicoanálisis*, Buenos Aires, Grama Ediciones, 2011.
- 12: Miller, J.-A., "El sujeto de la ciencia y la Bejahung", Freudiana, op. cit., n° 81, septiembre- diciembre 2017.

### **Migraciones**

#### Ronald Portillo (Caracas)



Una pregunta que surge al presenciar el éxodo, sobre todo de jóvenes, que estremece actualmente a Venezuela, apunta a las razones que subyacen en esta suerte de estampida social.

¿Qué se busca en la migración? ¿Se trata de optar por la vida frente a la certeza de una muerte segura, sea corporal o subjetiva? ¿Decidir por una vida distinta, sobre todo para la descendencia? ¿Huir de un futuro que se avizora lleno de angustia y dificultades? ¿Conseguir una mejor remuneración por el oficio que se sabe hacer?

En cualquiera de estas razones está presente, por un lado, la esperanza o la expectativa de tener una ganancia y, por el otro, una pérdida. Se aspira ganar, mejorar, pero a costa de dejar, de perder algo. Las personas que emigran dejan una parte de su ser, de su identidad, de su círculo familiar y de amigos, su patria y hasta su propia historia. El exilio no es otra cosa que dejar todo esto. Se sabe lo que se pierde pero lo que se puede lograr permanece en el registro de lo incierto.

Aparentemente, en la migración se busca otra cosa, otra vida, otro futuro, otro horizonte; se busca al Otro, pero esta búsqueda siempre resultará un encuentro fallido. En el fondo, en el exilio, se buscará eso de Uno que se ha perdido. La búsqueda por tanto no será tanto del Otro sino del Uno.

A la búsqueda del Otro, que encubre la del Uno, se suma para el migrante el rechazo que indefectiblemente va a encontrar en el país al que arriba. Se instala progresivamente en buena parte de los ciudadanos de cualquier país que recibe exiliados, la consabida expresión de xenofobia, de hostilidad y odio al extranjero. La xenofobia presenta una similitud estructural con el síntoma: un cuerpo extraño, extranjero, que es rechazado por quien lo alberga. La xenofobia es, componente nuclear del racismo y la segregación, que en muchas ocasiones llegan a

expresarse bajo la forma de un odio visceral, una de las pasiones del ser que puede llegar a hacerse colectiva.

Lacan nos devela claramente el origen del racismo y la segregación: lo insoportable del goce del Otro. Frente al migrante se genera el rechazo a lo que pueda disfrutar, gozar. El ciudadano natural de un país rechaza el goce del Otro porque está convencido de que el Otro, el migrante, viene a robarle, a sustraerle buena parte de su propio disfrute. El goce del Otro del exilio es vivido como lo que viene a poner en jaque el modo de vida, los servicios públicos, el bienestar, en una palabra: su propio goce. En última instancia, cuando se rechaza al extranjero migrante, se está rechazando al extranjero que habita en nosotros mismos. Son dos las formas esenciales de presentación de lo extranjero, lo extraño, en un sujeto: el inconsciente y el goce pulsional, respectivas dimensiones del Otro y del Uno. De la forma como cada quien, a título personal, tramite esas dos instancias, va a depender la acogida que cada sujeto pueda brindar al migrante, al extranjero que llega. Mención especial para aquellos que se vivencian como exiliados, como extranjeros, en su propio país.

#### Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo: Jacques-Alain Miller, presidente Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur 1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef: Yves Vanderveken (<u>vves.vanderveken@skynet.be</u>).

Éditorialistes: Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste: Luc Garcia.

Relectures: Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien: Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif: Jacques-Alain Miller, président; Eve Miller-Rose; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI